

ses maîtres, devant son peuple, devant ses dieux. Voilà pourquoi ce prince clément, honnête, plus chaste que tout son siècle, et qui avait avec le christianisme plus de points de contact qu'aucun de ses prédécesseurs, fut, envers le christianisme, plus intolérant qu'aucun de ses prédécesseurs depuis la mort de Domitien. Voilà pourquoi aussi avec lui finit cette halte entre Domitien et Commode que la Providence, par un singulier concours d'événements, avait ménagée au monde romain. Le déclin ne commença pas seulement, nous le verrons, après Marc Aurèle, mais sous lui; et, quoique les maux extérieurs de l'empire y soient pour quelque chose, le caractère de l'homme, ce caractère trop bien façonné peut-être, y est pour beaucoup.

CHAPITRE II

MARC AURÈLE ET VERUS

Je viens du reste de le dire, l'empire sous lui fut soumis à de rudes épreuves. Pendant que Rome se réjouissait de la *concorde des deux Augustes* et de l'avènement de la philosophie à l'empire, de sinistres événements vinrent la troubler. Le Tibre déborda et causa de grands ravages. La famine suivit l'inondation (162). Et la guerre, qu'on devait croire une tradition surannée de l'histoire ancienne, la guerre reparut.

Rome avait été, depuis Trajan, quarante-quatre ans sans une grande guerre. Un tel intervalle ne s'est guère reproduit dans l'histoire. Mais c'est une triste vérité que, si les peuples ont besoin, après une longue guerre, de la paix, ils ont besoin aussi, après une longue paix, de la guerre. Sous le règne pacifique d'Hadrien, sous le règne plus doux encore d'Antonin, les barbares s'étaient ennuyés de leur repos, Rome s'était amollie dans le sien. Il fallait de temps à autre

à ce grand corps de l'empire, guerrier par tradition et qui se retrempait dans la guerre, un retour à ses habitudes militaires trop vite oubliées. Sous Antonin, qui, loin d'être belliqueux comme Trajan, n'était pas même soldat comme Hadrien, sous Antonin, qui ne quitta guère Rome et visita peu ses armées, les habitudes de mollesse, si envahissantes à cette époque, avaient fait d'étranges progrès. En Orient surtout, sous un climat énervant et sur une terre alors opulente, les troupes qui devaient garder la ligne de l'Euphrate étaient tombées dans un complet oubli de la discipline. Antioche, cette ville de corruption et de richesse, Daphné qui était le boudoir d'Antioche, étaient pleines de soldats romains qui, sans armes, ivres, couronnés de fleurs, couraient les théâtres, les bosquets et les lieux de débauche, soignant leur vêtement, épilant leur peau, négligeant d'autant plus leurs chevaux et leurs armes. Quand un de ces soldats lançait le javelot, il semblait que ce javelot fût de la laine; quand il devait sauter sur son cheval, il se hissait avec peine sur une selle rembourrée de plumes¹. Il fallait à Rome la guerre afin qu'elle retrouvât une armée, et il lui fallait son armée pour qu'elle eût un peuple.

Du reste, cette guerre grondait déjà dans les derniers temps d'Antonin. Elle avait troublé la paix de son agonie, et des paroles de colère étaient échappées à son délire contre les rois hostiles à l'empire romain. En Bretagne, plusieurs peuples encore insoumis se remuaient; et les légions même qui devaient les combattre, gagnées par l'esprit de révolte, avaient voulu imposer à leur général, Staius Priscus, le dangereux fardeau de la pour-

¹ *Fronto ad Verum*, II, 4 (éd. Mai, p. 415); *Principia historiarum, fragm.*, II, p. 340.

pre¹. Sur le Rhin, les Cattes envahissaient la Germanie romaine et poussaient jusqu'en Rhétie (pays des Grisons), au cœur des Alpes. Dans l'Orient surtout, la lutte recommençait entre Rome et Ctésiphon, toujours à cause de l'Arménie et d'un roi, Sohème, intronisé par les Romains, chassé par les Parthes. Elle était déjà signalée par des échecs. Un gouverneur de Cappadoce avait été vaincu et réduit à se tuer²; un gouverneur de Syrie venait d'être défait, et sa province songeait à se révolter. Rome sentait l'Orient prêt à lui échapper.

Aussi Marc Aurèle dut-il tout d'abord pourvoir à l'Orient. Il y envoya Verus. Il comptait sur la guerre, meilleure école que celle des philosophes, pour faire de son frère un empereur. Malheureusement, il y a des natures que ne relèvent ni de tels honneurs ni de telles épreuves. La guerre, pour Verus c'était le départ, la liberté, la cessation d'une incommode tutelle; rien de plus. Après que Marc Aurèle l'eut reconduit affectueusement jusqu'à Capoue, ce ne furent plus sur sa route que voluptés, chasses, étapes de villa en villa; à Canusium, à dix journées de Rome, il fallut s'arrêter, malade par suite d'intempérance. Lorsque ensuite les soins de Marc Aurèle, revenu tout exprès de Rome, lui eurent rendu la santé, un navire voguant au son de la musique emporta lentement et magnifiquement vers Corinthe, Athènes, et surtout vers les voluptueuses cités de l'Asie Hellénique, le général qu'attendait l'Orient envahi. En Syrie, son quartier général fut, quatre ans

¹ Capitolin, 8; Porphyrogénète, *apud* Mai, p. 224. Les inscriptions complètent le nom de Staius Priscus, qui reparaitra dans d'autres guerres. V. Gruter, 4951.

² C'était un consulaire appelé Severianus. On disputait sur son genre de mort. Fronton, *Princip. historiarum*; Lucien, *Quom. hist. scrib. sit.*, p. 357, 359.

durant, Laodicée pour l'hiver, Daphné pour l'été, Antioche pour le printemps et l'automne. A grand'peine put-on obtenir qu'il allât deux fois, jusqu'aux bords de l'Euphrate, se montrer aux légions qui combattaient. Ce prince si ami du boudoir et si ennemi de la tente, qui abandonnait pour plaire à une courtisane la barbe du philosophe et du soldat, était raillé partout et entre autres sur les théâtres d'Antioche. Cela n'empêchait pas, il est vrai, Verus d'écrire douloureusement à Fronton ses fatigues, ses nuits d'inquiétude et de labeur. Cela ne l'empêchait pas non plus de demander des éloges à Fronton, ni Fronton de lui les accorder, comparant la valeur de Verus à celle des plus grands guerriers comme il compare son éloquence à celle des plus grands orateurs. Cela n'empêcha pas non plus Verus d'être, à la fin de la guerre, surnommé Arméniaque, Parthique, Médique, complimenté par le sénat, honoré du triomphe : même sous le *véritable* Marc Aurèle, il y avait dans le gouvernement romain bien des mensonges.

Mais Rome, heureusement pour elle, avait en Syrie d'autres généraux que Verus¹. Des armées du Nord, moins amolies que celles de l'Orient, lui vinrent des chefs vigoureux, Staius Priscus, Avidius Cassius, Furius Saturninus, pour conduire cette guerre que Marc Aurèle à Rome avait préparée, mais à laquelle Verus ne devait guère assister que de loin. Avidius Cassius surtout réforma l'armée. C'était un

¹ Que le mérite de cette guerre revienne à Marc Aurèle et à Cassius plutôt qu'à Verus, ce n'est guère douteux, même d'après Fronton, panégyriste de Verus. V. ses fragments de *Bello Parthico*; *ep. Marci ad Front.*, V, 1; Fronton, *ad Amicos*, 7 (éd. Mai, p. 142). *Principia historiae*. Voy. de plus, Dion, Capitolin, Rufus Festus, Vulcatius Gallicanus in *Avidio Cassio*.

Cette guerre avait eu de nombreux historiens dont Lucien fait la critique (*Quomodo sit scrib. histor.*).

homme ambitieux et dur; on l'avait vu autrefois faire mettre en croix un officier coupable d'avoir vaincu sans ordre, et, comme l'armée se révoltait, offrir sa poitrine et dire : « Tuez-moi, si vous voulez, et violez une fois de plus la discipline. » Avec l'aide de la croix, de la noyade, des mains coupées, du bûcher, le soldat sous Cassius redevint soldat. Les cimiers élégants furent enlevés; les selles se dégarnirent de leurs édredons; un ordre du jour annonça que quiconque irait avec son baudrier à Daphné en reviendrait sans baudrier, c'est-à-dire dégradé. Le soldat n'emporta en marche que du lard, du biscuit (*buccellatum*) et du vinaigre. Alors les armées romaines régénérées purent rentrer en Arménie. Staius Priscus prit Artaxata, capitale de ce pays, et rétablit Sohème sur le trône. Avidius Cassius marcha contre le roi des Parthes, Vologèse; le battit et le mit en fuite; lui prit Ctésiphon, sa capitale, et détruisit son palais; lui enleva également la grande cité grecque de Séleucie, peuplée de quatre cent mille habitants¹. Les aigles atteignirent Édesse, Babylone, la Médie. On crut un instant à Rome que Cassius, à l'exemple d'Alexandre, avait passé l'Indus. La suprématie romaine se releva dans le cœur de l'Asie; la Mésopotamie fut province de l'empire², comme elle l'avait été un instant sous Trajan (165-165); et, comme Trajan, Lucius Verus donna des rois aux peuples de l'Orient.

Cette guerre, qu'il n'avait point faite, inspira pourtant de l'ambition à Verus. Il rêva cette séparation de l'Orient et

¹ Ou défendue par quatre cent mille hommes. Ce dernier sens me paraît peu probable. Orose, VII, 15.

² (Rufus Festus). La Mésopotamie ou au moins l'Osrohène (Édesse) et l'Adiabène (Nisibe), qui faisaient partie de la Mésopotamie et qui, au temps de Commode, étaient encore provinces romaines.

de l'Occident, qui avait déjà été redoutée sous Titus, qui devait se faire un jour et qui devait être si funeste à l'empire. Tout l'Orient pour son domaine, Antioche pour sa demeure, point de tuteur sous titre de collègue; tout cela souriait au frère adoptif de Marc Aurèle. Même pour venir triompher à Rome, on eut peine à le détacher de sa royauté orientale et des délices de Daphné. Il revint néanmoins avec ces dehors de concorde fraternelle que Marc Aurèle trouvait généreux et Verus prudent de garder. Verus voulut même partager les honneurs de la victoire avec le collègue qui, par sa sage administration, l'avait préparée. Il envoya au sénat un discours éloquent, dit Fronton, pour forcer Marc Aurèle à accepter avec lui les surnoms honorifiques qu'on lui conférerait. Il ne voulut pas triompher sans que Marc Aurèle et ses enfants montassent avec lui sur le char, et Rome célébra avec pompe ce triomphe des deux Augustes qui, ni l'un ni l'autre, n'avaient combattu (166).

Seulement l'armée victorieuse apportait à Rome la peste. Une maladie épidémique, originaire d'Éthiopie, était passée en Égypte, de là dans l'Asie occidentale; Nisibe en avait particulièrement souffert. La ville grecque de Séleucie, traitreusement surprise par les Romains et dont les habitants avaient été massacrés par centaines de mille hommes, avait, comme pour se venger, légué ce fléau à ses vainqueurs. Les imaginations populaires prétendirent même que, dans cette ville, au pillage du temple d'Apollon, un coffret d'or consacré au dieu avait été pris et forcé par un soldat, et qu'une vapeur pestilentielle en était sortie, qui avait infecté la ville et l'armée. Ce qui est certain, c'est qu'après cette campagne les troupes de Cassius étaient rentrées dans leurs quartiers

d'hiver, décimées par la disette et la maladie; qu'ensuite l'armée romaine, continuant son retour triomphal, avait semé la peste dans toutes les provinces où elle passait; qu'enfin le fléau, semblable à cet esclave qui suivait les triomphateurs pour les avertir qu'ils étaient mortels, avait marché derrière le char de Verus, d'étape en étape, jusqu'à Rome.

Il sévit là, non pendant des mois, mais pendant des années. Il gagna la Gaule, le Rhin, il semble avoir envahi tout l'empire, et peut-être y est-il resté à demeure. On parle de fermes, de champs, de villes même, restées sans laboureurs et sans habitants, et qui, à partir de cette époque, ne furent plus que des forêts semées de ruines. Mais l'Italie souffrit plus encore que les provinces. Rome perdit plusieurs milliers d'hommes, un grand nombre de sénateurs. Les porteurs ne suffisaient plus à l'enlèvement des corps; il fallait les charger sur des charrettes (*sarracis*). Marc Aurèle régla la police des funérailles et fit faire celles des pauvres aux frais de l'État, largesse inconnue jusque-là et que les historiens citent comme une des grandes preuves de son humanité¹.

Mais ces maux allaient encore s'agrandir. La peste s'aggrava d'une disette, la seconde (en 162 et 166) depuis que Marc Aurèle gouvernait. La guerre d'Orient à peine terminée, la guerre de Germanie se montra plus sérieuse.

¹ Sur cette épidémie, voy. Orose, VII, 15, et Galien, qui en parle à plusieurs reprises et comme durant depuis bien des années; *de Methodo medendi*, V, 12; X, 14; *de Præsaqitione ex pulsibus*, III, 5, 4; *in III Hippocr. de morbis vulgar.*, III, 57, 58, 72. Il la juge analogue à celle que décrit Thucydide. Sur la durée de cette maladie dans les siècles suivants, voy. plus bas, liv. VII, chap. I.

Il ne faut pas oublier que, en avant du Rhin, le long du Danube, et (depuis Trajan) le long des Carpathes, Rome avait six cents lieues de frontières à garder et des barbares en face d'elle. Il y avait deux manières de garder ces frontières : ou mollement, comme l'avaient pratiqué Tibère et ses imitateurs, laissant, par-ci par-là, quelques incursions se faire, quelques ravages s'opérer sur le territoire romain, quelques tributs s'arriérer, n'attaquant jamais, ne repoussant pas toujours ; ou au contraire, comme l'avaient fait Trajan et Hadrien, l'arme au pied, l'œil en éveil, prêt à rendre attaque pour attaque. La ligne du Rhin, depuis Corbulon et surtout depuis Trajan, pouvait passer pour pacifiée ; la ligne des Carpathes, que Trajan le premier avait atteinte par sa conquête de la Dacie, touchait à des déserts, à des populations rares et vagabondes dont Rome alors s'inquiétait peu.

Mais la ligne du haut Danube n'était pas aussi assurée. La victoire de Trajan, récente encore, son énergique trouée en Dacie, avait refoulé vers la Moravie et la Bohême bien des tribus voisines, jadis alliées ou vassales de l'empire dacique ; les unes de race teutonique (Narisques, Quades, Hermundures, Marcomans), les autres de race slave ou sarmatique (Yazyges, Roxolans), toutes vaincues mais non désarmées. Et, de plus, des peuples nouveaux, commençant à descendre du Nord, poussaient ces peuples vers le Midi. C'était l'avant-garde de la grande invasion du cinquième siècle : ainsi les Vandales, peuple slave que Tacite, soixante-cinq ans auparavant, plaçait sur les bords de la mer Baltique, et que nous rencontrons maintenant se rapprochant du Danube ; ainsi les Alains, peuple asiatique, que nous avons déjà vus, sous Vespasien et sous Hadrien, mena-

cer l'Arménie¹. Sous cette pression, les peuples vaincus par Trajan revenaient contre la frontière romaine ; ils entraient sur le sol romain pour y demander des champs et un abri, mais ils les demandaient les armes à la main.

C'étaient donc de véritables guerres, et ces guerres amenaient au profit des barbares des conquêtes au moins momentanées. Un peuple, du reste inconnu, les Costobares, descendit jusque dans la Grèce et saccagea la ville d'Élatée. Les Marcomans et les Vandales paraissent être demeurés quelque temps en possession de la Pannonie affreusement ravagée. La puissance barbare était donc presque au pied des Alpes, de ces Alpes qui ont toujours été un si vain rempart pour l'Italie. Il fallut armer en toute hâte, et en toute hâte réveiller le vieil esprit romain. Il fallut que Marc Aurèle cessât d'être prince philosophe, et commençât une vie militaire qui, bon gré mal gré, devait remplir tout son règne. Il fallut que Rome, affligée par l'inondation, ruinée par la famine, décimée par la peste, s'armât résolument pour son salut, et entamât cette nouvelle série de guerres que les historiens comparent aux guerres puniques. La guerre d'Orient avait été au premier moment plus urgente ; la guerre de Germanie était autrement voisine de Rome et devait être de bien plus longue durée.

Mais avec tout cela le plus grand péril pour l'empire et pour Marc Aurèle était son triste collègue. Verus, quoique dominé par l'ascendant de son frère, se révélait chaque jour davantage. Il avait savouré à Daphné toute la liberté de la débauche ; il n'était plus homme à s'en passer. Il était venu d'Orient avec un cortège d'histrions, de bouffons, de

¹ V. ci-dessus, t. I, p. 42 ; t. II, p. 175, et le fragment d'Arrien, *de la Marche contre les Alains*.

mimes, de joueurs de flûte, ramassés dans la Syrie et dans l'Égypte qui fournissaient en abondance cette denrée. Antioche à ses autres passions avait ajouté celle des dés qui remplissait pour lui des nuits entières. Quand on voyait Verus courir les tavernes, la nuit, la tête encapuchonnée, mêlé aux tapageurs vulgaires, parfois se faire battre et revenir la face meurtrie; il n'y avait pas à en douter, cette jeunesse-là était la jeunesse de Néron. Quand on le voyait s'éprendre de Volucris, le cheval du cirque, se faire amener Volucris au palais, chargé de couvertures de pourpre, garnir de raisins secs et d'amandes le râtelier de Volucris, porter sur lui une statuette en or de Volucris, faire à Volucris un tombeau; on reconnaissait bien là Caligula. Et quand Verus, après un festin qui avait coûté six millions de sesterces, (4,500,000 francs), distribuait à ses invités les couronnes qu'ils avaient portées, faites de fleurs hors saison enlacées de rubans d'or, les coupes où ils avaient bu, faites d'or ou de cristal, les vases d'or d'où on leur avait versé des parfums, les esclaves qui les avaient servis, les maîtres d'hôtel qui avaient dressé le repas, les mules harnachées d'argent qui étaient venues chercher les convives, les muletiers même avec les mules; quand à la fin du repas, Verus, après s'être fait servir des gladiateurs au dessert, enivré et rassasié, s'endormait sur un tapis en les regardant; quand des esclaves soulevaient ce tapis et rapportaient l'Auguste dans son lit: à ces débauches d'intempérance et de largesse, qui n'eût deviné en lui à la fois un Caligula, un Domitien et un Vitellius? Rome se connaissait en tyrans. Sous le visage rose et blond de Verus, malgré sa mine ouverte et ses manières franches en apparence, elle signalait un futur monstre. Pour faire d'un empereur romain un homme exécration, une

nature méchante n'était pas nécessaire; une nature molle suffisait.

Marc Aurèle cependant souffrait, gémissait, patientait, dissimulait. Il redoublait d'égards pour Verus et cachait tant qu'il pouvait un contraste trop évident. Il allait au cirque avec Verus; mais, tandis que Marc Aurèle, sur les bancs même du cirque, s'occupait à la dérobée des affaires publiques, Verus, applaudissant et criant avec fureur, se faisait insulter par la faction contraire dans ce spectacle qui était un combat. Marc Aurèle invitait Verus à sa table; mais Verus, bientôt échappé au festin impérial, gagnait sa taverne domestique où les êtres les plus infâmes étaient là pour le servir. Marc Aurèle poussait la bonté jusqu'à aller passer cinq jours dans une villa que Verus s'était fait bâtir sur la voie Clodia pour s'y ébattre tout à son aise; mais, pour l'un, ces cinq jours se passaient à s'occuper des affaires de l'État, pour l'autre, avec ses amis et ses affranchis, à combiner et à savourer d'interminables festins. Il courait même des rumeurs sinistres. Un parent de Marc Aurèle, envoyé par lui en Syrie auprès de Verus, y était mort subitement, et on accusait Verus de l'avoir fait empoisonner. On l'accusait même d'avoir voulu empoisonner Marc Aurèle. Quoi que pût faire celui-ci, entre un disciple d'Antonin et un imitateur de Néron, entre le nouveau type impérial inauguré par Nerva et le vieux type inauguré par Tibère, entre son bon et son mauvais génie, Rome ne pouvait croire à rien de cordial ni à rien de sûr.

Voilà donc quelle guerre Marc Aurèle avait à soutenir, quel collègue il avait à diriger. Aussi, en face des périls de la Germanie, souffrait-il une cruelle inquiétude. Ferait-il faire la guerre par son lieutenant? C'était une guerre trop impor-

tante, et le général qui aurait sauvé Rome d'un tel péril serait bien près de devenir empereur. Enverrait-il Verus? Il savait trop bien le triste rôle que Verus avait joué en Syrie. Irait-il lui-même, laissant Verus à Rome? Mais quel scandale et quel danger que Verus à Rome, seul, maître de tout, livré à ses affranchis? Marc Aurèle, homme d'études, n'était point soldat; depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas quitté le pacifique Antonin; sa santé était faible, il ne se soutenait que par une sobriété extrême et par l'usage d'une thériaque que lui avait composée Galien. Il se fit pourtant soldat par devoir; à quarante ans, il embrassa la vie guerrière, sans enthousiasme et sans goût, mais avec résolution et avec fermeté. Il déclara au sénat qu'il allait partir, mais qu'il partirait avec Verus. Ce n'était pas trop contre un tel péril de la présence de deux empereurs.

L'annonce de ce départ consterna Rome. Elle voyait Marc Aurèle succombant bientôt aux fatigues de la vie militaire; Verus, au contraire, plus jeune et qui savait l'art d'éviter ces fatigues, lui survivant et donnant à l'empire un autre Néron. Et cependant Marc Aurèle n'avait pas eu tort. La seule nouvelle de ces apprêts et de cette marche de deux empereurs fit impression sur les barbares. Plusieurs d'entre ces peuples, prompts au découragement comme à l'entreprise, massacrèrent les chefs qui avaient conseillé la guerre, et demandèrent la paix, sauf à la rompre plus tard. Les deux princes n'avaient pas passé Aquilée que des députations leur arrivaient: un nouveau roi des Quades voulait recevoir la couronne de leur main. Verus était d'avis de s'en tenir là et de retourner aux délices de Rome. Marc Aurèle, qui connaissait les barbares, força son collègue à venir plus loin, à passer les Alpes avec lui, à combattre

les barbares, à rendre à l'empire et à la paix les territoires que les barbares avaient occupés, à fortifier l'Illyrie et l'Italie, à prendre des précautions contre une guerre qui infailliblement devait renaître (167-168)¹.

Cette paix n'était en effet que momentanée, et un bonheur plus sûr pour l'empire fut la mort de Verus. Celui-ci, libre de la guerre (169), avait hâte de regagner Rome, où l'attendaient les compliments du sénat et surtout les festins de sa villa Clodia. Ils étaient en route, lui et son frère, dans la même voiture, lorsqu'une attaque d'apoplexie vint le surprendre. Il fut saigné, porté à Altino, et, au bout de trois jours, il mourut sans avoir prononcé une parole. Cette mort, si explicable chez un débauché, donna lieu cependant à d'étranges commentaires. On voulut que Verus eût été empoisonné. On accusa jusqu'à Marc Aurèle, qui, se sachant menacé par son frère, l'aurait prévenu, et, en lui servant la moitié d'un certain mets, l'aurait coupé avec un couteau empoisonné d'un seul côté. Avec un peu moins d'absurdité, on accusa Lucille, femme de Verus et fille de Marc Aurèle, jalouse, disait-on, de l'empire qu'exerçait sur Verus Fabia sa sœur. On accusa Faustine, coupable, disait-on, d'inceste avec son gendre, et qui voulait dissimuler son crime ou se venger d'une indiscretion. Les imaginations étaient toujours monstrueuses, et, depuis qu'elles ne voyaient plus de crimes sous la pourpre, elles en rêvaient.

Ce qui est certain, c'est que Rome ne pleura pas. On porta solennellement l'urne de Verus dans le sépulchre

¹ V., sur cette guerre, Capitolin; les monnaies qui indiquent, l'une, le consulat de Verus, en janvier 167, l'autre le retour des princes dans la même année; l'indication d'un discours de Marc Aurèle au sénat en janvier 168 (Ulpian, *de Excusat. tutor. fragm.*). Il y eut donc en 168 un nouveau départ, au retour duquel Verus mourut.

d'Hadrien. On le fit dieu ; Marc Aurèle lui assigna des prêtres et des flamines, comme à tous les empereurs défunts ; il donna à ses sœurs et à ses tantes des honneurs et des pensions. Mais lui-même, qui avait si pieusement dissimulé les vices du caractère de Verus, ne put s'empêcher de laisser entrevoir, en parlant de lui au sénat, un certain sentiment de délivrance. Il laissa comprendre que, plus libre de son action, il espérait donner à la politique de l'empire une plus ferme allure. Le sénat l'entendit, et, tout en honorant officiellement la mémoire de Verus, il semblait rendre grâce aux dieux de sa mort¹. Le bon génie de l'empire était maintenant seul sur le trône.

¹ Capitolin.

CHAPITRE III

RECRUESCENCE DU PAGANISME

Nous avons fait voir comment, dès les premiers temps du nouveau règne, Rome avait commencé à payer, par des jours de tristesse et d'inquiétude, les années de calme et de prospérité qu'elle avait eues sous Antonin. Une inondation du Tibre, deux disettes, la peste qui semblait devenir endémique, quatre années de guerre en Orient, trois années de guerre sur le Danube et de guerres qui n'étaient point finies ; pendant les huit ans que régna Verus, la crainte de le voir survivre à Marc Aurèle et renouveler Néron : devons-nous nous étonner si ces alarmes succédant à une longue quiétude, si ces périls, depuis soixante ans presque oubliés, causèrent aux esprits un ébranlement pareil à celui qui s'était vu après la chute de Néron, et si le mal suprême de l'antiquité, la fièvre de la superstition et du paganisme redoubla ?

Et, cependant, le monde était plein de lumières ! La